

Le détroit de Magellan où se mêlent les eaux  
de l'Atlantique et du Pacifique débouche vers le cap Horn.  
Les vents contraires et les récifs nombreux  
rendent la navigation particulièrement difficile dans ces parages.  
(Roger-Viollet)



# À l'assaut du terrifiant cap Horn

PAR JEAN RANDIER

*A l'extrémité méridionale du Chili, tout au bout de l'archipel de la Terre de Feu, se dressent les imposantes falaises du cap Horn, point de passage obligatoire de tous les marins avant l'ouverture du canal de Panama. Des coups de vent irréguliers et de sens contraire succèdent à des périodes de calme plat; les récifs sont nombreux, les écueils et les hauts-fonds plus encore. Les puissants courants côtiers achèvent de rendre périlleuse la navigation. Le passage du cap Horn reste la hantise des marins : au temps de la marine à voile, il constituait un véritable exploit. Pour chaque navire, pour chaque marin, le cap Horn était une gageure : le bateau allait-il résister à l'assaut du vent et des vagues? Les hommes allaient-ils surmonter le froid, réussir des manœuvres difficiles sur un pont balayé par la mer? Jean Randier à qui l'on doit un ouvrage passionnant sur les Hommes et les navires du cap Horn (Hachette) décrit ici les rudes combats que les vaillants cap-horniers livraient aux éléments déchaînés.*

**J**uin 1905 : le trois-mâts *Susanna* de Hambourg, vingt-cinq hommes d'équipage, est au cap Horn. Un ouragan de nord-ouest le chasse par 60° sud à la sortie du détroit de Le Maire, puis le vent vire au sud-ouest pour revenir à l'ouest. Le voilier est chargé de glace et de neige que l'équipage doit dégager des manœuvres avant les virages de bord ou dégeler sur les vergues à l'eau chaude. Le second est renversé par un coup de roulis et se fracasse le nez sur un espar. Le mousse se casse la jambe, et le cuisinier, chassé par un paquet de mer de sa cuisine, se brise deux côtes sur le pavois. Les hommes ont les doigts gelés. Il faut six semaines pour atteindre le méridien du cap Horn. Dans l'eau jusqu'au ventre, les

hommes sont aux pompes jour et nuit. La bordée du nord ramène le navire en vue de terre, la bordée du sud lui fait atteindre 60° et 62°, mais sans qu'il puisse virer autrement que vent arrière, perdant ainsi une route considérable. Sept hommes sont sur leur cadre, jambes et bras cassés ou gelés, bientôt rejoints par d'autres, que dévore le scorbut; deux cas de typhus se déclarent. La cuisine est depuis longtemps inondée, on mange froid. La claire-voie du salon est emportée par une lame qui fracasse deux baleinières sur leurs bers, ainsi que les échelles de dunette. L'eau douce vient à manquer, et cent jours plus tard, quand la *Susanna* atteint le 79° degré de longitude ouest, il reste si peu d'hommes valides que même le brassage des

vergues doit être fait au cabestan (d'après Chr. Jensen, dans *Der Albatros*).

### Celui qui perd la foi est un noyé...

Dans les parages du cap Horn, le coffre du navire est toujours rempli d'eau salée, qui explose contre les parois, noie les treuils et les cabestans, entre dans les roufs, ruisselle partout, dans les bottes, dans les cirés, brûle la peau des mains et des visages. Les hommes, hagards de fatigue, écrasés de misère, font ce que réclame le moment. Dans ce monde de choses imprévisibles, inattendues, démesurées, l'ordre, la méthode, la coutume font un rempart à la folie. A la mer, celui qui perd la foi est un noyé.

Dehors, c'est le chaos, la fureur, la démence. Si l'âme et le cœur flanchent, le corps cède aussi. Le petit monde flottant du bord chavire. Nature curieuse que celle du cap-hornier, combatif et fataliste à la fois. Après le coup de vent, vient le calme. Aux jours de misère succèdent ceux d'apaisement. Hier, c'étaient les nuits sous l'alizé, aujourd'hui la bourrasque. L'homme est fatigué, rompu, mais en alerte, avec un regard goguenard de bagarreur sous le suroît dégouttant d'eau. Le réflexe, il l'a sans hargne, pour se battre une fois de plus, « à qui l'emportera ».

Là-haut, crochant dans la toile, il en veut davantage. « Va donc, failli chien de temps, maudite barque, vas-y, souffle encore, vieux saint Pierre ! » Les dents jaunes de jus de chique brillent sous la moustache blanche de sel, tandis que ça hurle, que ça cavalcade, que tout branle, tremble, oscille, pivote, plonge et remonte, dans le mouvement vertigineux des mâtures et des vergues qui battent la mesure de la démence, au-dessus d'un gouffre écumant de

colère : « Ah oui ! eh bien, on verra qui de nous deux aura l'autre. » Les ongles arrachés saignent sur la voile gelée. Ces mains gelées qu'on a entourées de bandes de toile enduites de vaseline et qu'on ne sent même plus tellement le froid mord. Les écoutes de chaîne battent furieusement contre le fût des vergues. Pluie d'étincelles. Pour sûr, si on tombe, c'est la fin. Peut-on voir la mort de plus près ? Tombé sur le pont, on s'écrase. Dans la mer, on se noie. A cette vitesse, et par ce temps, on criera : « Un homme à la mer », on jettera la bouée couronne au besoin, mais le « vieux » hochera la tête négativement aux hommes qui arment déjà le canot : « Allons, les enfants, nous n'avons aucune chance. » On ne verra plus l'homme accroché à son rond de liège, caché que l'on est par la crête des montagnes roulantes, pas plus qu'on ne l'entendra crier dans la bourrasque, on verra seulement un petit groupe d'albatros s'abattre sur l'eau à la curée.

### Il faut serrer la voile

Ce n'est pas le moment non plus d'avoir mal aux dents ou de trembloter de fièvre ou d'avoir quelque colique. Toutes ces raisons ne valent rien pour éviter de monter, elles ne valent pas plus pour se permettre de descendre. On ne descendra que lorsque le travail sera fini et, on l'a vu, si quelque jeune s'évanouit, on l'attache à la filière d'envergure, avec un bout, jusqu'à la fin du travail. On le descendra quand la voile sera serrée.

Le risque est pris, l'habitude aussi. Le jeune matelot léger Auguste Briand serre la misaine. Son camarade lui crie dans l'oreille : « Dis donc, qu'est-ce que tu prendrais, toi, si on était dans un bon bistrot et qu'il ferait bien chaud ? » Voilà nos deux hommes

repartis au moins pour une bonne heure de lutte avec du cœur au ventre. Non, ce n'est pas encore pour ce quart-là. On ne « filera pas son câble », on n'entendra pas les trompettes célestes, ni les hautbois, ni les musettes, et on ne verra pas encore les anges au paradis du catéchisme.

La toile bat, renâcle, râpeuse, violente. On cogne dessus, elle est gelée, dure comme la tôle, on croche, on la prend à la gorge et on serre à étrangler, une fois, dix fois, tant qu'il y a des sursauts, et puis c'est fini, elle est là, en plis, morte, étouffée, sur la vergue, ficelée par ses rabans. Une fois de plus, c'est fait. Le temps a passé vite. Voilà la hune, les gambes de revers, les marche-pieds, les enfléchures ; on est plaqué dessus par le vent ; enfin, on pose le pied sur le pavois, l'eau du sillage bouillonne, le pont est dévasté.

### « À border, l'artimon ! »

On s'achemine vers l'arrière, attendre la prochaine manœuvre. L'autre bordée monte déjà, engourdie, frissonnante, fiévreuse, sous la rafale. Le bosco crie à pleine voix pour être entendu : « En bas, qui n'est de quart. » On pique huit, l'homme de barre rend la route. On s'en va, sans conviction, vers le poste, guettant la lame qui embarque. Le poste, le voilà, sinistre. Le dernier rentré ferme la porte de fer. Ça cogne, ça tintinnabule, ça bringuebale, l'eau flue et reflue au ras du sol, d'une cloison à l'autre, la lampe fume, le poêle s'époumone, refoule une crasse noire, on est là, mouillé, hébété. On s'allonge, l'un chique, l'autre fume, un autre *groume*, jure par tous les saints du paradis. Simulacre de sommeil, de repos, bottes de mer aux pieds et ciré capelé, paré à remonter là-haut quand le bosco va passer la tête : « Rappel au quart, à envergurer, un grand fixe neuf. » Oh ! pas besoin

d'être dehors pour savoir comment les choses se passent ! Avant que le bosco soit là, les hommes sont debout. Et, si c'est le grand hunier, ce n'est pas une mince affaire, il faudra plus d'un quart avec deux bordées. Ça ne se terminera pas sans que le second commande : « A border l'artimon ! » Mots magiques. Alors on défilera devant le guichet de la cambuse avec son quart, ou prenant à la bouteille une gorgée de tafia ; le lieutenant cambusier marquant avec son pouce à chaque lampe. Les cœurs seront réchauffés pour un court moment.

Sur la dunette, il fait un noir d'encre. L'officier de quart voit bouillonner le sillage, jette un coup d'œil furtif sur le visage fermé de son timonier, l'œil plissé sous la grêle d'embruns qui crépite sur les cirés luisants. Un coup de roulis jette les hommes en tas l'un sur l'autre. Pas besoin de se voir pour se reconnaître, on se touche, les injures fusent : « Sacré pharmacien ! maudit calfat ! failli cul-terreux ! sacré maudit sako ! » On se cale de nouveau, où l'on peut, à portée de voix, cherchant à retrouver le cauchemar ou le rêve éveillé dont on vient de sortir en ouvrant les yeux. On a le ventre creux. « Rien de chaud à la mayance, le gargouillou ? Cré maudit chien de feignant, pas fichu de faire son métier ! » On se rendort, certains dorment même pour de bon, debout, noyés d'eau, ballottés.

### Le métronome de Satan

La mâture se dresse, noire, spectrale, contre le ciel bouché, la lune apparaît parfois, passe en zigzaguant, derrière cette grille d'espars et de filins à vous en donner le vertige, avec des balancements fulgurants au milieu, et amollis vers la fin de la courbe. Sinusoïdes folles, inassouvies, démoniaques. Métronome de

Satan. On ira là-haut, tout à l'heure, c'est sûr et certain, au commandement : « En haut, le monde ! » Auparavant, il faudra manœuvrer dans le coffre, au pied des mâts et en abord, guettant la lame qui embarque, « Veille ! veille ! tiens bon, les gars ! Crochez ! » Vite, on libérera une manœuvre, la bonne, retrouvée à tâtons dans le noir, au milieu de tout ce fatras de filins.

Tout souffre et gémit. La barque tiendra-t-elle ? Ne tiendra-t-elle pas ? Question oiseuse ! Que faire ? Diminuer de toile, fuir, armer les canots, affoler l'équipage, s'affoler soi-même, perdre la face pour être trop prudent ? Au contraire, faut-il risquer pour la gloire ?

On écoute. Les moindres bruits hors de l'ordinaire servent d'indice. On sent le navire répondre à la lame, quoique un peu lourd à se relever. De l'eau dans les fonds, une voie d'eau : sonder ? appeler le charpentier ? Mais qui ira aux pompes ? Le pont est noyé sous l'assaut de la mer qui embarque. Il faut attendre que le vent mollisse, que les lames se calment ; après, on avisera. Tenir le coup, tel quel, avec ce qu'on a, garder la tête claire et ne pas se laisser impressionner par le hurlement du vent. Tâcher de faire comme si de rien n'était. On sait que le bateau est bon, pourquoi avoir tant d'imagination ? *Wait and see*, disent les Anglais. La barque peut tenir jusqu'au bout tant que les hommes tiendront. Et puis, ça peut s'arrêter bientôt, mollir, comme ça peut encore durer des jours et des jours. Ce n'est pas le moment de rêver, ni de trépigner d'impatience.

### « Remonte donc hardi ! Vieille barque »

Brusquement, tout le navire frémit, désespérément, il vient de plonger. Tout son gaillard est sous l'eau, le voilà écrasé, groggy ; il reprend son

souffle. « Allons, remonte, remonte donc, sors de là, hardi ! vieille barque », et peu à peu, hésitant, rejetant la vague, l'avant émerge tandis que le paquet arrive comme un bélier contre le fronton de dunette et gicle en trombe à hauteur de la corne d'artimon pour retomber sur la dunette en cataracte. Tout a disparu dans le bouillonnement de l'écume. Les dalots vomissent des torrents d'eau. La lame, énorme, passe sous le ventre du navire, ressort derrière, dos puissant, crête échevelée, qui semble agiter mille bras blancs et ironiques en guise d'adieu. « A l'arrière, le monde ! Personne ne manque ? »

La coque a glissé au fond du gouffre. Sans vitesse, on ne peut pas manœuvrer, le navire est en travers, ballotté, courageux, attendant le coup de grâce, tendant le flanc. C'est une autre lame, monstrueuse, qui s'écroule à bord, culbute, prend son élan, va ricocher sur le pavois opposé, éclate et stagne là, sadique, lourde, accentuant la gîte de la pauvre carcasse. Les hommes retiennent leur souffle. Les secondes sont des heures. Le coup de grâce, le voilà qui arrive. La vague va s'écraser contre cette muraille sortie de l'eau plus haut que les quilles à roulis, impudique, obscène, montrant sa carapace de coquillages et d'algues. Les hommes attendent que le sort décide. Le navire va chavirer. Les fusées des basses vergues sous le vent sont dans l'eau. On entend des bruits sourds, des éboulis, des chutes dans la profondeur de la cale. En est-ce fait du bardis ? Tout ce qu'il était humainement possible de voir comme furie dans ce monde, on l'a vu. Et tout à coup, c'est le miracle. Lentement, très lentement, la mâture se redresse. Degré par degré, avec une lenteur hésitante, plus spectaculaire encore au milieu de cette furie. Personne n'a prononcé un mot, poussé un cri. A cha-

cune de ces agonies, les hommes vieillissent de plusieurs années.

Le voilier est de nouveau en route. Claires-voies défoncées, équipage blessé, deux canots manquent à l'appel, la cage à poules est dans les dalots, les volailles écrasées sont coincées sous les treuils et les dromes, l'officier de quart remplacé descend au salon. Là, sur un coin de la grande table au tapis vert, arc-bouté contre le roulis, l'œil vide de

fatigue, la plume à la main, et le livre de bord ouvert au jour, il écrit son quart tandis que l'eau de mer qui imprègne son ciré et ses bottes dégoutte sur le sol, que la lampe à pétrole se dandine, dans sa suspension, et que les vagues furieuses passent sous la voûte bouillonnante avec un grondement de chemin de fer sur un pont métallique.

Jean RANDIER ■

*Chargement de pièces de bois sur le voilier français « Marie » qui s'apprête à affronter les bourrasques du cap Horn. Les équipages des navires qui se lançaient à l'assaut du terrifiant cap Horn étaient célèbres pour leur courage et leur endurance.  
(Saint-Malo, Musée des Longs Cours Cap-Horniers)*

